

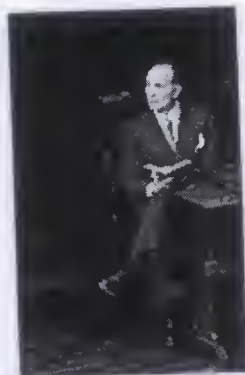
Un dramaturge anglais revisité par les "Communards" ou de l'art de faire du moderne avec de l'obsolète...

18 janvier 2005

par Amandine Cauchy

Le Théâtre de la Commune d'Aubervilliers présente, jusqu'au 19 février, "La Version de Browning" une pièce de Terrence Rattigan, auteur britannique du 20ème siècle. Deux heures de pur bonheur, à la découverte du monde si particulier des « public schools » des années 50.

Ticket en main, ce soir, à Aubervilliers, ce sera « La version de Browning ». Jamais entendu parler. De Terrence Rattigan, l'auteur-dramaturge, non plus. Premier indice de ce qui m'attend, le choix de la « petite » salle. Pour « Paradise » [1], cette dernière s'était transformée, via des choix de scénographie aussi surprenants qu'impressionnants, en club de danse érotique pour personnes esseulées, ou paumées. Le synopsis indique une « public school britannique des années 50 ». Ainsi soit-il, le spectateur pénètre dans une véritable salle de classe, faite de bancs et pupitres en vieux bois, d'une chaire de magister et d'un grand tableau noir. La lumière, particulièrement sombre, nous donne ce deuxième indice : les heures en ce lieu seront obscures, les histoires intimistes, le tout, dramatique.



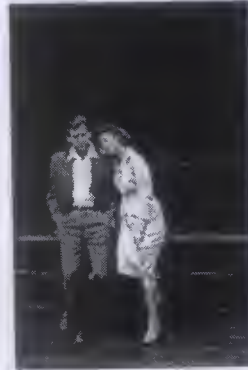
Le professeur Crocker-Harris

Pourtant, les premières minutes sont tout simplement drôles. On fait rapidement la connaissance de Taplow, un jeune britannique plutôt insolent, qui semble faire fi de toutes les convenances britanniques chères à l'institution. En ce dernier jour de l'année scolaire, alors que le soleil brille et que tous ses camarades ont déjà retrouvé leur liberté, le jeune homme vient rattraper un cours de Grec avec le vieux « Croco », autrement dit le professeur Crocker-Harris, aussi connu comme « le Himmler

de la seconde ». Seule raison apparente de sa présence : sa peur de ne pas passer en première, « *M. Crocker-Harris ne nous communique pas les résultats comme le font les autres professeurs* », soupire Taplow avant d'échapper un « *Vous savez comment il est !* ». Et de continuer sa comparaison avec les autres professeurs, les « *normaux* », qui « *n'oseraient tout bonnement pas faire redoubler un gars qui aurait rattrapé un cours (...). Mais ce genre de règles ne s'appliquent pas au Croco !* »

Mais qui est véritablement ce monstre, presque cruel et pour sûr dépourvu de toute pédagogie, que l'élève décrit avec tant de véhémence ? C'est dans ce portrait et dans ce « *huis clos destructeur*

d'une redoutable « bonne société » britannique » que Terrence Rattigan, « *avec un sens aigu de la psychologie humaine* », entraîne son public, reprend le metteur en scène Didier Bezace. En deux heures de temps réel, on comprend qu'embourbés dans leurs rôles de professeurs élégants, dignes et droits, les personnages se



La femme du Croco et son amant sont souvent perdus eux-même, « *chaque personnage [semblant] être désespérément à la recherche de sa propre vérité* ». Certains paraîtront certes plus fragiles que d'autres, certains laisseront peut-être plus apparaître leurs sentiments... Mais au final, quand tout le monde est entremêlé dans le même panier, voit-on encore bien la différence ?

Ce tableau sombre et comique de la société britannique prend d'autant plus de hauteur que la performance des acteurs, d'un Alain Libolt, digne et attendrissant en ce personnage de Crocker-Harris, au jeune et impétueux Sébastien Accart (Taplow), est incroyable. Leurs faciès et expressions miment à la perfection ces images et sons si typiquement d'outre-Manche. Le tout pour une pièce fascinante, un rien désuète et pourtant si moderne.

Amandine Cauchy

Amandine Cauchy